

L'arbre de Bouddha. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER¹.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Aripo. — La pêche des perles à Ceylan. — Excursion aux ruines de la cité sainte d'Anaradhapoura.

La pêche des perles, qui me ramenait sur la côte du golfe de Manaar, a lieu dans le mois de mars, époque des plus grands calmes dans l'atmosphère et dans les flots de ces parages, où en d'autres saisons la violence des courants sous-marins ne permettrait pas de plonger facilement.

Sélavatorré ou Aripo, à trois milles au sud de la rivière qui porte ce dernier nom, est une ville de chaume et de branchages, qui s'élève à l'époque des pêches pendant un ou deux mois pour donner abri à trente mille Indiens. Les huttes ont à peine une hauteur de quatre à cinq pieds. Durant les vingt-huit dernières années (de 1834 à 1862), il n'y a eu que quinze pêches aux perles. En 1863, il y avait dix-sept ans que l'exploitation était momentanément abandonnée à cause de la mauvaise direction donnée. Ces quinze années

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XX, p. 49, 65 et 81.

ont produit au gouvernement dix millions cinq cent mille francs pour une dépense de un million cinq cent mille francs.

Quelques mois avant l'ouverture de la pêche, les inspecteurs font prendre et ouvrir de dix à douze mille huîtres; ils publient les dimensions, la qualité et le poids des perles qu'elles contiennent ainsi que leur valeur marchande, pour donner aux spéculateurs une base sur laquelle ils puissent établir leurs calculs.

En novembre 1862, on pêcha ainsi douze mille huîtres d'une valeur totale de treize cent cinquante-cinq francs.

On fixe ensuite la date de la pêche et le nombre de bateaux jugé nécessaire pour le travail, durant un laps de temps déterminé; en 1863, le surintendant avait estimé que la partie du banc en état d'être exploitée contenait assez d'huîtres pour occuper deux cents bateaux durant douze jours; le nombre des bateaux ve-

nus à Sélavatorré de la côte de Deccan ayant dépassé deux cents, le sort décida entre les compétiteurs. Les boutres choisis furent divisés en deux flottilles de cent chacune, ayant pour marque distinctive des flammes rouges ou bleues attachées à leurs mâts, et pêchant à tour de rôle, de deux jours l'un; chaque bateau est monté par vingt-trois hommes, dix plongeurs, dix moundaks ou aides, le sindal ou capitaine, le todaï ou paria chargé de la propreté du navire, et le propriétaire du bateau ou son remplaçant; il y a par chaque paire de plongeurs une pierre à plonger, pierre cylindrique du poids de quinze kilogrammes qui est attachée à une corde.

Les bancs d'huitres sont à douze milles de la côte d'Aripo; les bateaux de la flottille quittent tous le port, où ils sont rangés en file le long du rivage, à un coup de canon tiré à minuit; la pêche commence à six heures du matin, sur le point précis fixé par l'inspecteur, au signal donné par le brick du gouvernement, qui est ancré sur le banc même pour surveiller l'opération; elle dure jusqu'à midi précis.

J'étais à six heures sur le lieu de la pêche où m'avait transporté le brick mis gracieusement à ma disposition par le gouvernement anglais; de tous les bateaux groupés côte à côte, je vis, au signal donné par le canon, cinq plongeurs mettre le pied sur la pierre, et, tenant la corde d'une main, se laisser couler au fond avec un panier qu'ils s'empressent de remplir pendant les quarante-cinq ou cinquante secondes qu'ils peuvent passer sous l'eau; ils reviennent alors à la surface, et leur aide remonte d'abord la pierre, puis le panier; le plongeur qui a, durant ce temps, repris haleine, plonge de nouveau. Quand il est fatigué, il regagne le bateau, et son compagnon le remplace. Ainsi travaille chaque paire de plongeurs pendant six heures consécutives; c'est un métier très-pénible. A midi, ils plongent une dernière fois et la pêche du jour est close.

La profondeur des bancs d'huitres qui reposent sur du corail et du sable, varie de douze à vingt mètres. Les Tamouls sont d'excellents plongeurs, quoique d'ordinaire ils ne restent sous l'eau que quarante à cinquante secondes; ils peuvent plonger jusqu'à quatre-vingts et même quatre-vingt-quatre fois de suite; mais ce séjour prolongé les fatigue beaucoup, et ils ne sont plus capables de recommencer aussi promptement. A chaque excursion sous-marine, ils rapportent de trente-cinq à quarante-cinq huitres, mais, dans le nombre, il s'en trouve souvent de mortes, et qui par conséquent sont ouvertes et sans valeur. Chaque paire de plongeurs met le produit de sa pêche à part, de sorte que le travail, comme le hasard, préside au gain de chacun. On a vu des bateaux rapporter jusqu'à trente-six mille huitres, mais c'est un cas tout à fait exceptionnel, et la moyenne est de quatre à huit mille. Au retour, chacun porte son butin au Kotou, ou dépôt du gouvernement, et en forme quatre parts égales, dont une, au choix de l'inspecteur, revient au plongeur comme salaire de son travail. Celui-ci doit prendre sur son

lot le cinquième qui revient au tindal, et puis le tiers du reste qui est le paiement des deux aides. Un jour sur sept de pêche le produit est abandonné par les plongeurs et le capitaine au maître du dhoney. Ces divers lots sont détaillés aux spéculateurs qui n'ont pas le moyen d'acheter un millier d'huitres au gouvernement; le gain des plongeurs varie de six à treize francs par jour. Si le métier est dur, il est donc du moins rémunérateur. Cet abandon du quart des huitres aux plongeurs est le moyen le plus sûr de se procurer des bras, d'obtenir des Indiens, en peu de temps, un travail considérable, et de n'avoir pas l'ennui de réclamations ultérieures. L'appât d'un gain élevé, quoique éventuel, plaît à leur cupidité plus qu'un salaire fixe, mais moindre. Comme bateaux et plongeurs ont tous leur numéro d'ordre et que le kotou est divisé en compartiments numérotés, chaque équipage et chaque matelot connaît la place exacte où il doit déposer ses huitres; il n'y a jamais de difficultés.

La vente des huitres à perles appartenant au gouvernement a lieu au Katcherry, où l'inspecteur les adjuge par lots de mille au plus haut enchérisseur, qui a le droit de prendre un certain nombre de lots au même prix, pourvu qu'il exprime son intention immédiatement. Les achats sont au comptant, et l'inspecteur délivre un bon sur le kotou, pour le nombre convenu. Le prix est très-variable, non-seulement dans la même saison, mais aussi dans le même jour; la moyenne est d'environ cent cinquante francs le mille. Les huitres une fois livrées aux acheteurs sont mises en sacs et exposées au soleil; les vers ont en trois ou quatre jours consommé toute la chair. Au début de la pêche cependant la corruption n'est totale qu'après huit ou dix jours, le nombre de mouches et de larves n'étant pas suffisant pour la besogne qu'on confie à leur activité; on lave ensuite soigneusement le résidu, et on jette les valves débarrassées de leurs impuretés; le restant, qui est composé de sable, de fragments de coquille, de corail et de perles, est séché au soleil et tamisé; des hommes examinent poignée par poignée cette matière pulvérulente, et y récoltent les perles qu'ils mettent précieusement de côté; chaque poignée passe sous l'inspection successive de trois hommes.

Il n'est pas besoin de dire que ce n'est pas au milieu des kotous particuliers où se manipulent ces matières animales que j'allais me promener pour respirer l'air frais de la mer.

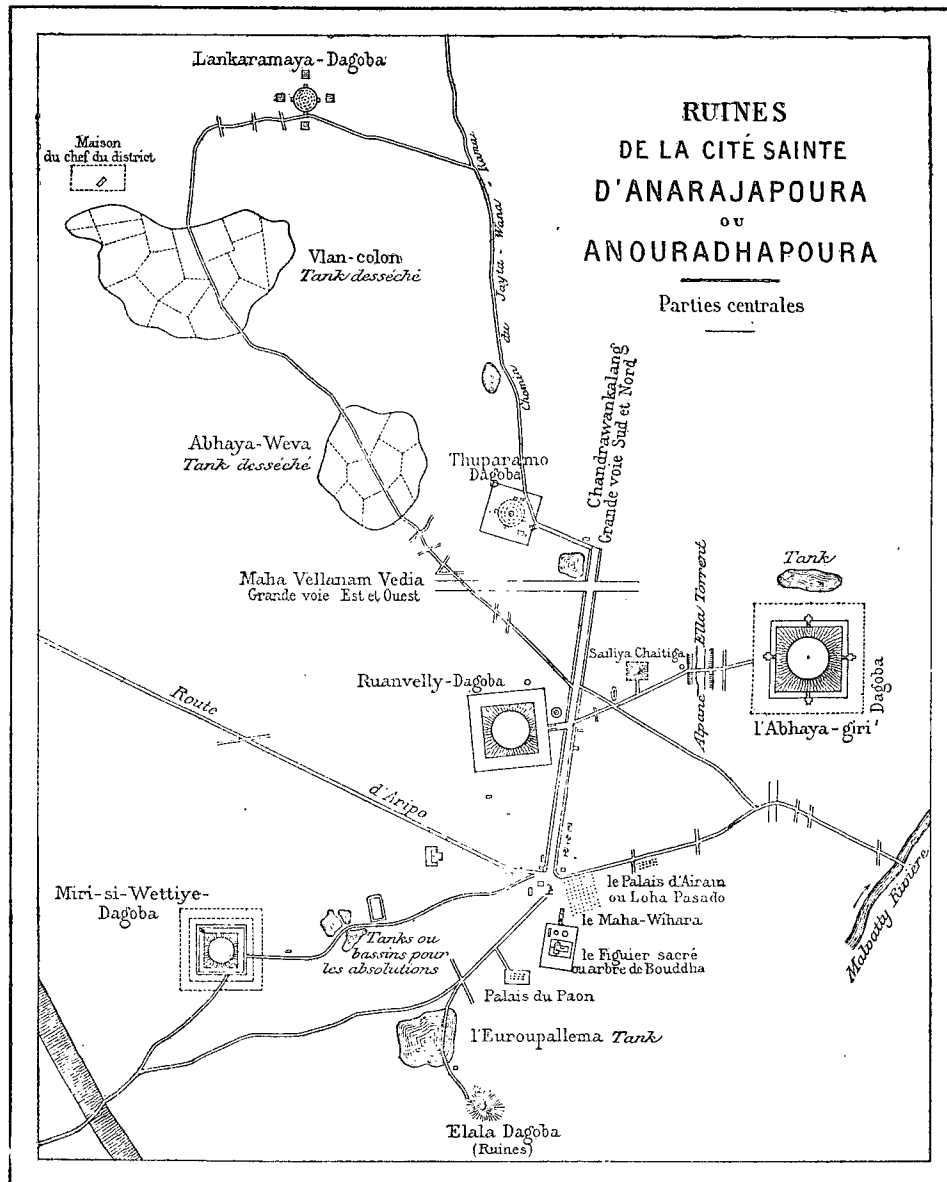
Les pêches sont très-souvent interrompues par les maladies épidémiques qu'ont engendrées les kotous, vrai foyer de corruption, et il devient impossible de continuer l'exploitation.

Un plongeur anglais est attaché à l'inspection des bancs d'huitres de Sélavatorré; muni du scaphandre, il descend sous l'eau afin de se rendre compte du nombre et de l'âge des huitres. Je devais profiter de l'occasion pour aller faire une promenade sous-marine, lorsque les fièvres me forcèrent à ajourner mon projet. Cet appareil, du reste, est impropre à la pêche, à cause de

la gêne qu'on éprouve à se baisser avec un vêtement de cuir aussi épais.

Lorsque la pêche est trop tardive, on trouve les sept huitièmes des huitres mortes, par conséquent ouvertes et sans perles. A l'expiration des douze jours fixés par l'exploitation, si le banc n'est pas épuisé, comme cela est arrivé lors de mon passage, on permet indistinctement à tous les bateaux de prendre part à l'opération.

Ma curiosité satisfaite à l'égard de ces pêcheries célèbres, je revins sur mes pas vers Anouradhapoura. La route de Sélavatorré à l'ancienne capitale de l'île passe sur la digue de l'étang du Géant, un de ces magnifiques lacs de création humaine comme les creusait autrefois l'industrie indienne; il en existe partout dans le Deccan et dans les provinces nord de Ceylan. Les indigènes savaient conquérir des terrains fertiles



Gravé chez Erhard.

sur des sables arides; ils les sillonnaient de canaux et d'étangs qui y entretenaient la verdure et la vie; ils les défrichaient et les plantaient.

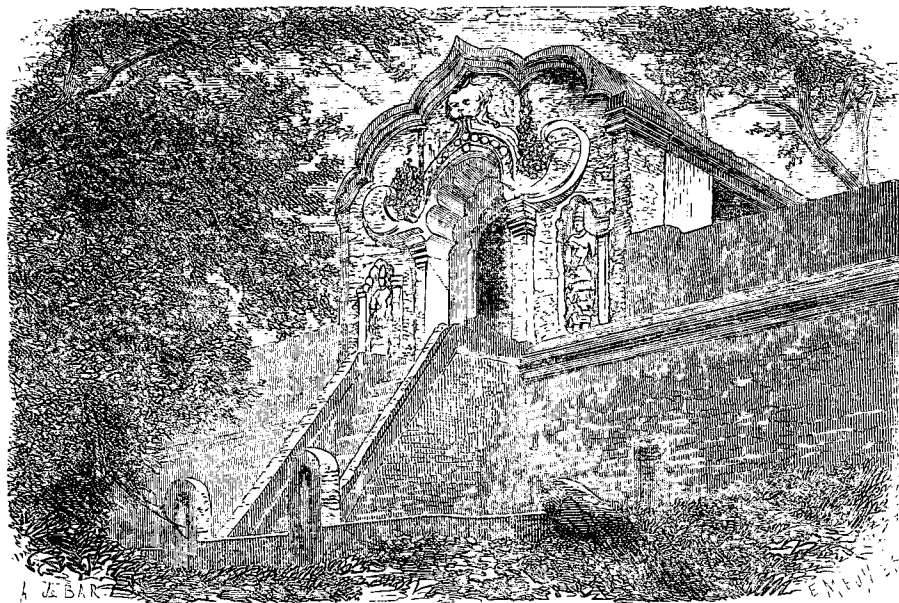
Ce que l'homme avait créé, la nature l'a détruit. Aujourd'hui, on ne retrouve que les restes de ces œuvres gigantesques : œuvres d'autant plus dignes de notre admiration qu'elles témoignent de la part des princes le désir d'être utiles à leurs sujets et de contribuer à leur bonheur.

Le mode de construction consistait à élever une digue en travers d'une vallée dans laquelle se déverse un cours d'eau; l'endiguement se composait d'un talus en terre revêtu souvent intérieurement de pierres. En voyant l'étang du Géant, qui cependant n'a jamais été terminé, on ne peut qu'être étonné de la puissance que possédait la nation capable d'entreprendre un travail hydraulique d'une telle étendue. La digue a plusieurs milles de longueur, et sa large dépasse cent mètres.

Il devait faire partie d'un vaste système d'irrigation qui aurait fonctionné au moyen du Chit Aar, canal alimenté par la rivière Aripo; mais comme ces travaux datent de la fin de la monarchie çinghalaise, époque où les arts étaient tombés en décadence, les niveaux furent

mal pris, et on s'aperçut trop tard que le lit du canal était plus bas que l'étang; il ne fut donc jamais d'aucune utilité.

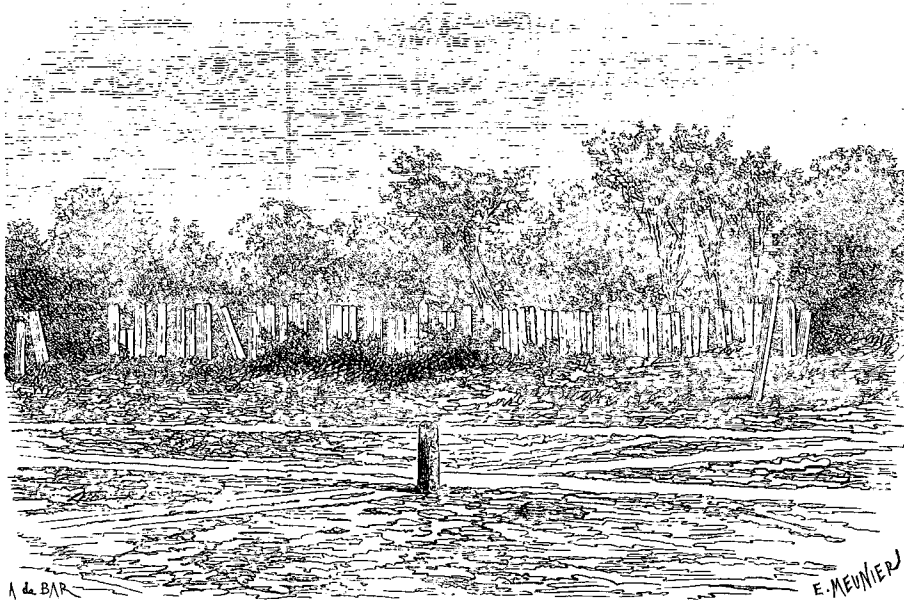
Anouradhapoura (ville d'Anouradha)¹, située en pleine jungle sur la rive gauche de l'Aripo et à une



Moropadou ou porte menant à l'arbre de Bouddha. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

vingtaine de lieues de l'embouchure de cette rivière, fut fondée en 504 avant Jésus-Christ par Anouradha, ministre de Wijayo et beau-frère du roi Pandouwasa; elle devint le siège du gouvernement des rois de

Lanka (ancien nom de Ceylan) sous Pandou Kabhaya, cinquième roi de la dynastie Wijayenne, en 370 avant Jésus-Christ; elle resta la capitale du royaume çinghalais jusqu'en 769, époque à laquelle Aggrabodhi IV



Palais de Bronze. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

chercha un refuge à Pollanarroua contre les incursions incessantes des Malabars.

Revenons maintenant à l'ancienne capitale de la mo-

1. Ou Anarajapoura, la ville des quatre-vingt-dix rajahs. Il n'a régné cependant dans cette capitale que quatre-vingt-deux rois in-

narchie çinghalaise. Nous lisons dans une des anciennes chroniques la description suivante de la ville avant l'ère chrétienne : « Anouradhapoura est plein de tempdigènes; si l'on compte les usurpateurs, on aurait un nombre de quatre-vingt-dix-huit monarques.

ples et de palais dont les flèches dorées étincellent au soleil; les rues sont semées au centre de sable blanc, sur les côtés de sable noir, et de distance en distance, s'élèvent des arches, formées de bambous, que décorent des fleurs et des drapeaux. Des milliers d'habitants, des éléphants, des chevaux, des zébus, des palanquins, des voitures et des chariots encombrant sans cesse ces rues. Au milieu de la foule des passants qu'appellent leurs affaires, on trouve des hommes dont le métier est d'amuser les autres, tels que danseurs, sorciers, musiciens.

« Il y a deux rues principales : Chandrawan Kalang (du nord au sud) et Mahavellanam Vadia (de l'est à

l'ouest); elles ne contiennent chacune pas moins de dix mille maisons, la plupart grandes et richement ornementées. Les petites rues sont innombrables.

« Le palais du roi est un édifice remarquable et construit dans de vastes proportions. Quelques-uns des bâtiments ont deux et même trois étages. Qui pourrait dire l'étendue de terrain occupée par cette ville? »

Où s'élevait jadis une cité riche et populeuse, je n'ai rencontré que de misérables huttes servant de demeure à un petit nombre d'indigènes. Les ruines attestent seules l'antique splendeur d'Anouradhapoura.

Le tracé des deux rues principales dont parle la



Dagoba Ruanvelly. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Grandidier.

pompeuse description que nous venons de citer se distingue encore dans le fourré. C'est le long de ces grandes rues que s'élevaient les plus beaux monuments de la cité sainte.

Les principales de ces ruines sont : le Loha-Pasado et les Thoupos. Le Loha Pasado ou Lowa Mahapaya (palais de bronze) fut construit en 164 avant J.-C. par Douttagamini, prince qui aux vertus d'un roi joignait la piété d'un religieux. C'était un monastère à mille cellules, qui, élevé sur une base de seize cents colonnes, était tout couvert de sculptures dorées. Il fut souvent restauré et même réédifié par les successeurs de Douttagamini. Pour donner une idée de ce palais,

nous citerons le passage suivant du Mahawanso, écrit au cinquième siècle de notre ère¹ :

« Le souverain seigneur de Lanka, le généreux rajah Douttagamini, ayant formé le projet de créer le Loha Pasado, fit déposer à chacune des portes huit lacks (deux millions de francs), mille vêtements et des vases remplis, les uns de sucre, les autres de beurre ou de miel pour payer les ouvriers, car il ne voulut pas, en cette occasion, avoir recours au travail forcé, et il décida que les ouvriers recevraient un juste salaire. Le palais, de forme carrée, mesurait cent coudées

1. Ce passage est extrait de la traduction anglaise par Turnour.

de chaque côté, et ses neuf étages s'élevaient à une hauteur égale.

« A chaque étage, existaient cent chambres, toutes ornées avec la plus grande magnificence. Les murs étaient rehaussés d'ornements en perles de verre, étincelantes comme des pierres précieuses, et de guirlandes d'or que reliaient entre elles des fleurs incrustées de gemmes.

« Au centre du palais, était une salle toute dorée que supportaient des piliers ornés de Dewatas (dieux), de lions et animaux divers. Au fond de cette salle, couraient sur les murs des rinceaux de perles fines; les côtés étaient décorés de perles de verre. Des encoignures pendaient des bouquets de fleurs, formés de pierres précieuses. Au milieu, s'élevait un trône en ivoire, orné d'emblèmes du soleil (en or), de la lune (en argent) et des étoiles (en perles). Au près de ce magnifique trône, que recouvrait une étoffe d'une valeur ines-

timable, était déposé un éventail d'ivoire de la plus grande beauté (insigne du grand prêtre) et était étendu le parasol blanc, emblème du pouvoir royal.

« Tout était de la plus grande magnificence, la salle centrale, le trône et le parasol.

« Le rajah fit placer dans les chambres des lits, des chaises, des tapis de laine d'une grande valeur. La cuillère employée à la cuisine du riz était d'or. Il serait difficile de décrire toutes les recherches de ce palais.

« Cet édifice, auquel quatre portes donnaient entrée, était entouré d'un mur de stuc et couvert de plaques de bronze; de là vint le nom de Loha Pasado ou monastère de bronze. Il resplendissait comme les palais célestes. »

Du Loha Pasado, ce palais-monastère, il ne res aujourd'hui que les seize cents piliers sur lesquels s'élevaient jadis les neuf étages si richement ornements. Ces piliers, tous de forme carrée, occupent un



Pierre demi-circulaire. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

espace quadrangulaire, quarante sur chaque face, qui mesure soixante-un mètres cinquante centimètres.

A l'exception de quelques piliers taillés avec soin et même ornés de sculptures au sommet, ils conservent presque tous les marques des coins employés par les ouvriers pour les extraire des blocs de la carrière. Ils sont disposés sans ordre régulier, et provenant de quelque édifice en ruine, ils ont dû être apportés lors de la restauration partielle du Loha Pasado par Dhatou-Sena. Ils étaient autrefois recouverts de stuc. — Quelques architraves de pierre indiquent qu'il existait au centre une salle carrée de huit colonnes de côté, peut-être la salle dorée où était le trône d'ivoire.

En parcourant cette forêt de pierre qu'a envahie la jungle, j'ai été frappé de l'irrégularité qui existe dans la hauteur, la circonférence et l'espacement des colonnes des diverses rangées. De l'extérieur du palais au centre, la circonférence augmente graduellement et

l'espacement diminue; la hauteur des colonnes centrales est supérieure d'environ un mètre à celle des autres colonnes. De cette disposition particulière, j'ai naturellement conclu que tout le poids de l'édifice reposait sur le centre et que le palais avait la forme pyramidale; la surface de chaque étage diminuait en raison de l'élévation.

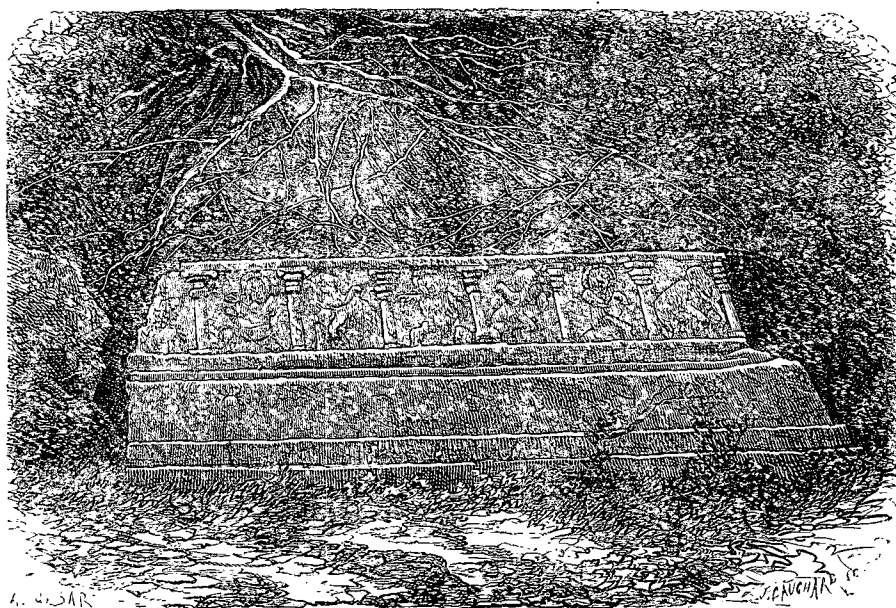
Cette forme de construction, qui se retrouve dans beaucoup de pays orientaux, a pris son origine dans la difficulté d'élever en bois un palais de plusieurs étages, avec une façade perpendiculaire. Les architectes, peu accoutumés à construire de semblables édifices, dans un pays où le roi seul pouvait posséder une maison à étages, ont dû, dans leur inexpérience, préférer le mode de construction le plus facile et le plus solide.

A l'extrémité de la place dont le Loha Pasado occupe un côté, s'élevait le Mahaviharé, temple qui ne présente aujourd'hui d'autre intérêt que le caractère sacré

dont il est revêtu aux yeux des bouddhistes de toutes les nations : car son enceinte renferme le bogaha, ou arbre vénéré, rejeton du figuier d'Ourouwela (*Urostigma religiosum*), sous lequel Gotama atteignit la dignité du Bouddha. Un rameau de ce végétal à jamais béni fut apporté par Sanghamitta, fille de l'empereur Açoka, et planté sous le règne de Devananiyâtissa, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Le Mahawanso donne un long récit des miracles qui se sont accomplis en cette circonstance mémorable : on y lit comment la branche du figuier d'Ourouwela s'est spontanément séparée du tronc, comment elle a été transportée par mer et puis plantée à Anouradhapoura. Depuis cette plantation jusqu'à nos jours, l'arbre *victorieux, illustre, suprême, sacré, vénérable*, n'a cessé d'attirer les hommages et l'adoration des pèlerins bouddhistes venus de toutes les parties de l'Asie. Il n'existe peut-être aucun autre fétiche, eomme le fait

remarquer M. Emerson Tennent, qui ait été l'objet de l'adoration des hommes pendant vingt et un siècles consécutifs.

L'antiquité incontestée de cet arbre m'avait fait supposer que le tronc avait atteint des proportions gigantesques, aussi n'est-ce pas sans surprise, qu'après avoir successivement gravi cinq terrasses rectangulaires, élevées de sept mètres au-dessus du sol environnant, j'ai aperçu trois troncs dont le plus grand avait tout au plus une circonférence de deux mètres vingt centimètres. Après avoir étudié la distance qui sépare ces troncs et leur inclinaison, j'ai acquis la conviction que j'avais simplement sous les yeux les branches d'un arbre aujourd'hui enseveli sous la terre qui remplit les cinq terrasses. Les prêtres, profitant de la facilité avec laquelle l'*Urostigma religiosum* pousse des racines à l'instar de ses congénères, construisent une terrasse dès que le tronc prin-



Support de table à offrande. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

cipal vient à se pourrir et ne laissent sortir de terre que les branches vivaces qui prennent bientôt racine. On a déjà eu recours cinq fois à ce procédé, il n'est donc pas étonnant que l'arbre sacré, planté par Devananiyâtissa, vive toujours. La porte par laquelle on se rend à la seconde terrasse est ornementée, ainsi que celles de tous les viharés bouddhistes; au centre, on aperçoit un masque de lion (sans mâchoire inférieure), et de chaque côté, des Makares, animaux fabuleux au corps de poisson et à trompe d'éléphant dont l'image se trouvait parmi les cent huit marques que portent les plantes des pieds de tous les Bouddhas. Au bas des escaliers existent comme toujours des stèles semblables à celles dont j'ai parlé ailleurs.

Ces terrasses d'où s'élance le bogaha, sont situées au milieu d'une vaste enceinte qui renferme deux bustes colossaux du Bouddha; mais ce qui est le plus digne d'attention, ce sont les deux pierres demi-circu-

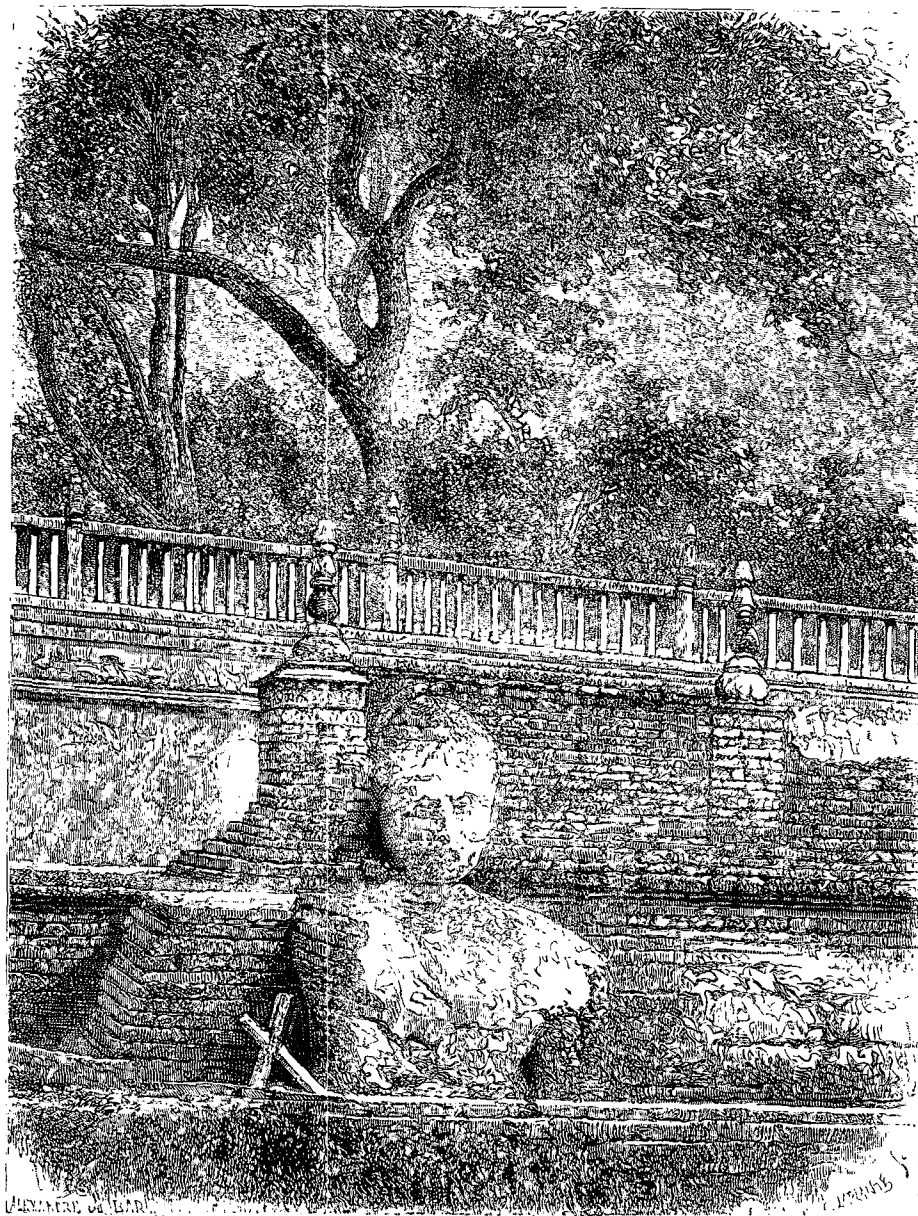
laires placées au bas des escaliers du moromadoué ou porte d'entrée. Couvertes de sculptures d'animaux et de rameaux de feuillage, elles sont d'une exécution et d'un dessin très-remarquables. En dehors du Mahaviharé, j'ai heurté, çà et là, sur le sol quelques taureaux sculptés dont la présence indique le passage à Anouradhapoura des envahisseurs malabars, adorateurs de Çiva, et plus loin des lions accroupis, qui jadis ornaient le fût de colonnes auxquelles ils ont survécu.

Anouradhapoura possédait de nombreuses salles d'Ouposatha, salles d'assemblée où les prêtres se réunissaient deux fois par mois pour la lecture des commandements du Bouddha et pour la confession générale qu'a ordonnée leur maître. J'en ai vu des restes dans la jungle. Les ruines de l'une d'elles, peu distantes du Ruanwelli, à droite de la route d'Aripo, consistent en quatre rangées de huit colonnes monolithes taillées avec soin; des chapiteaux carrés les couronnent; la

sculpture de l'abaque représente des Yakkhos dans l'attitude des cariatides qui semblent soutenir le toit comme pour honorer le caractère sacré des prêtres. La partie extérieure des colonnes, à l'exception des quatre placées aux coins, est sans sculpture; la salle était entourée d'un mur récrépi à la chaux.

On ne peut s'éloigner de ces antiques lieux de pèlerinage sans citer deux cuves monolithes en granit,

dont les parois extérieures sont décorées de pilastres attiques simples; l'une d'elles mesure plus de trois mètres de longueur et a une capacité de quatre mille quatre cent cinquante-deux litres, elle servait à recevoir le riz ou cangy qu'envoyaient les rajahs pour la nourriture des moines du Viharé-Thouparama; la dimension de ce plat de pierre n'étonnera pas quand on saura que dans certains monuments d'Anouradhapoura



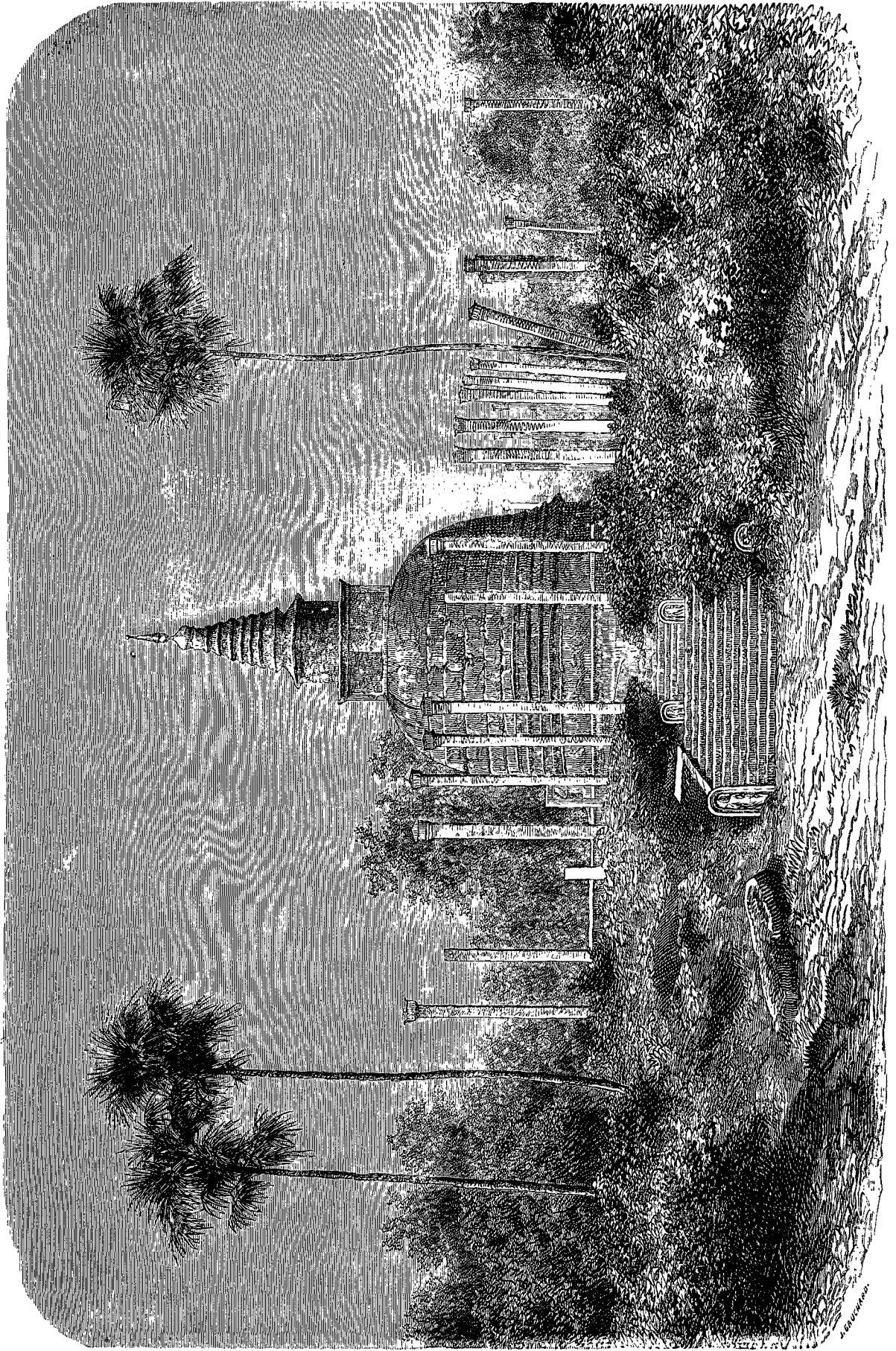
Statue de Bouddha dans l'enceinte de l'arbre sacré. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

on comptait jusqu'à cinq mille prêtres, tous doués d'un vigoureux appétit, comme il convient à des gens exempts de peine et de soucis. Aujourd'hui encore, à la pleine lune de juin, lorsque les pèlerins viennent visiter le figuier sacré et les dagobas, ils jettent en passant devant la plus grande de ces cuves une poignée de riz grillé.

En m'enfonçant dans la jungle, j'ai pu voir aussi les

deux auges, deux monolithes : l'un, de quinze mètres, et l'autre, de dix-huit mètres cinquante centimètres de longueur, qui servaient de mangeoire aux éléphants des rajahs.

Mais les ruines qui donnent au sol de la vieille cité l'apparence d'une plaine boisée, hérissée çà et là de collines coniques, sont celles des Dagobas ou *thoupos*. On appelle ainsi du mot sanscrit *Sthoupa*, *amas*, des mo-



Le Touparama Dagocho. — Dessin de A. de Bor d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

numents hémisphériques ou héli-ellipsoïdaux élevés en l'honneur du Bouddha. Il faut distinguer les thoupos proprement dits ou topes commémoratifs, et les dagobas (de *dhatou*, reliques, et *gabhan*, sanctuaire) ou topes bâtis sur des reliques. Il y a à Anouradhapoura deux dagobas et cinq thoupos principaux : ce sont, de tous les monuments, les plus intéressants. On sait, en effet, que la religion bouddhiste à son origine n'admettait aucun temple, et que l'introduction du culte des images du Bouddha a été postérieure au commencement de notre ère. Dans les premiers siècles, les thoupos étaient les seuls édifices religieux.

Ces monuments s'élèvent au milieu de deux enceintes ou plates-formes concentriques : le *Gajammaloué* ou grande esplanade, toujours quadrangulaire, et le *Salapatalé*, terrasse carrée ou circulaire, élevée de deux à trois mètres au-dessus du niveau général. Les murs sont en pierre et surmontés d'une corniche ornée d'une

moulure arrondie. Quatre moromadoués ou portes précédées d'un escalier, à la rampe sculptée, donnant accès dans le *Gajammaloué*, bâti sur un soubassement de pierre, sont aujourd'hui tous en ruines. Aux deux côtés de ces portes était l'emplacement réservé aux gardiens. La première marche de l'escalier était toujours flanquée de deux stèles de granit portant en haut relief l'image d'un Dewata ou Dieu escorté d'un Yakkho et surmonté du Niga ou cobra capella.

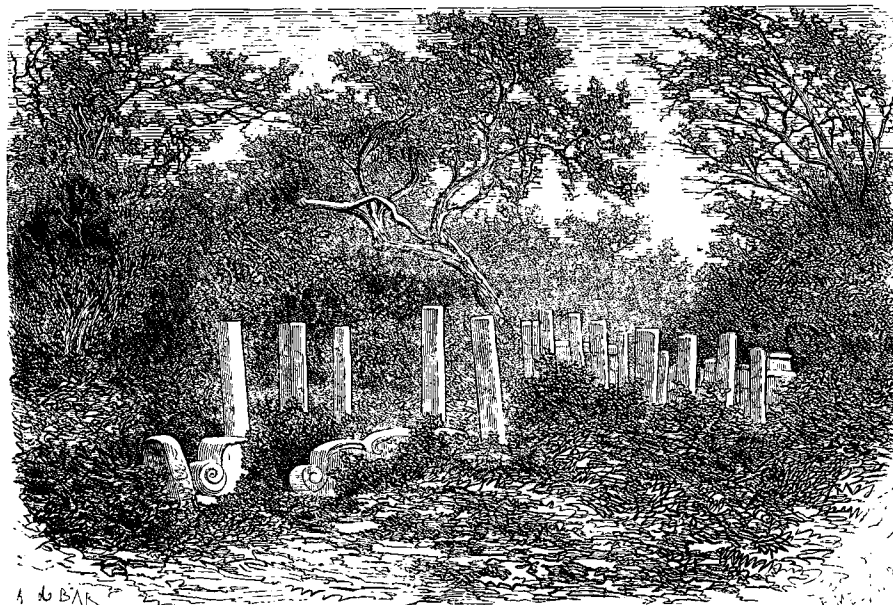
Les Cinghalais donnent à ces figures le nom de *dotouparés*, gardiens de portes.

Au centre du *Salapatalé* s'élève le thoupo.

Le thoupo comprend quatre parties distinctes :

- 1° Le soubassement circulaire ;
- 2° Le dôme héli-ellipsoïdal ou le corps du tope ;
- 3° Le tie ayant la forme d'un parallépipède ;
- 4° La flèche.

Le soubassement qui donne à l'édifice de l'élégance



Ruines d'un temple à gauche du Thoupama. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Grandidier.

est le plus souvent en briques, quelquefois en pierre ou en marbre blanc (dolomie).

Le dôme est la partie la plus considérable et la plus importante du monument. Dans les dagobas primitifs c'était le support du tie ou reliquaire.

Le tie était primitivement le sanctuaire où on renfermait les reliques ; le Mahawanso dit en effet qu'on les déposait au sommet du thoupo, dans des reliquaires de forme carrée. Plus tard, dans les monuments purement commémoratifs, le tie n'a plus été considéré que comme le couronnement de l'édifice.

La flèche terminale, aujourd'hui simple ornement, se terminait autrefois par de petits reliquaires ou *Cavanduas* ayant la forme de cloche, où on renfermait des pierreries et des objets d'offrande.

Tous les thoupos sont construits en briques, et ces matériaux, tout désagrégés qu'ils sont conservent après vingt siècles leur forme primitive. Dans l'intérieur du

thoupo, elles sont liées par un ciment de terre argileuse ; extérieurement l'édifice était recouvert de stuc blanc poli comme le marbre.

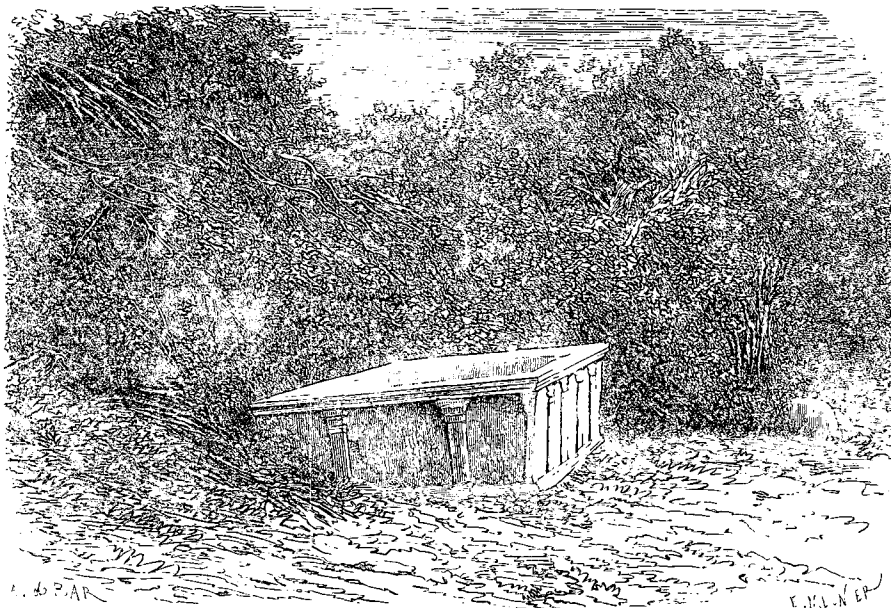
En énumérant ces monuments du sud au nord, on rencontre d'abord une solitaire colonne, encore debout au pied d'un tertre couvert d'une épaisse végétation. Ce sont les restes d'un Dagoba, érigé en 161 avant Jésus-Christ, par *Doutougaimounu*, descendant légitime de *Visajo*, sur la place même où un usurpateur du nom d'*Elala* avait été vaincu et tué. Comme beaucoup d'autres usurpateurs *Elala* a laissé après lui une mémoire légendaire et vénérée, et même dans les jours actuels les Cingalais n'approchent pas de la tombe du chef vaincu sans une crainte respectueuse et n'aiment pas à la voir profanée par les regards des étrangers.

Un peu au nord-ouest de la tombe d'*Elala* sont les débris de *Miri-si-Vettiye-Dagoba*, élevé par le même *Doutougaimounu*, en mémoire de sa restauration ; ce

n'est plus aujourd'hui qu'un monticule de briques désagrégées et couvertes d'un manteau de verdure.

En traversant la route d'Aripo pour regagner la voie nord et sud de la cité, on ne tarde pas à apercevoir le Ruanwelli construit pour recevoir le dépôt de plusieurs reliques apocryphes du Bouddha; il est aujourd'hui en ruine. De loin ce monument se présente sous l'aspect d'une colline couverte de jongles; ce n'est qu'en approchant du Dagoba qu'on peut reconnaître la main de l'homme dans l'immense amas de briques, presque entièrement caché par la verdure des arbustes et des plantes. En regardant avec soin les contours actuels du Ruanwelli, on peut encore déterminer la place du tie, et se rendre compte de la forme hémisphérique qu'a dû avoir le Dagoba. La hauteur, attribuée par les chroniques cinghalaises du Ruanwelli-Saï, est de cent vingt coudées ou quatre-vingt-trois

mètres; mais il est probable qu'il n'est question que de la ligne tirée obliquement de la base au sommet. La hauteur actuelle est de cinquante-six mètres et son diamètre de cent seize mètres soixante centimètres. Le Salapatalé mesure deux cent trois mètres de côté; le principal portique est le seul dans Anouradhapoura dont le soubassement soit décoré de deux cordons, l'un formé de bossages carrés, l'autre représentant des têtes de lions. Le Salapatalé est carré et bien dallé; un petit sanctuaire a été récemment construit en face de l'escalier, il renferme quelques statues du Bouddha et quelques fresques ayant trait à sa vie; mais son principal intérêt vient de ce qu'il a été bâti sur les supports sculptés de deux tables d'offrandes. Une troisième est au sud du Dagoba; c'est une sorte d'autel sur lequel les dévots déposent des fleurs ou d'autres présents. Les sculptures dont elle est ornée représentent alternativement un éléphant et un yakko dansant ou jouant



Cuve en pierre. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Granddier.

des cymbales ou de la flûte en l'honneur du Bouddha; elles sont gracieuses et les têtes sont expressives.

Ces autels datent, dit-on, de l'an 109 avant Jésus-Christ. Le mur d'enceinte du Salapatalé a été orné de têtes d'éléphants; on croirait que les corps de ces animaux sont cachés sous l'amas de pierres et portent le thoupo sur leurs épaules massives.

A un kilomètre à l'orient du Ruanvelli-Dagoba, s'élèvent les restes de l'Abhayagiri, érigé l'an 87 avant notre ère en commémoration de l'expulsion des souverains malabars. Dans l'origine il fut sans doute le plus remarquable des dagobas de Ceylan par sa hauteur. Il ne comptait pas moins de quatre cent cinq pieds du niveau du sol à son sommet. Après deux mille ans écoulés, des mutilations et des restaurations nombreuses, il mesure encore deux cent quarante pieds d'élévation perpendiculaire. Comme le Ruanvelli il est revêtu d'une épaisse végétation d'arbres et d'arbustes

qui ont pris racine dans les fissures de la maçonnerie, au grand détriment des briques réduites en poussière ou précipitées en amas, entassées à la base du monument.

A l'angle nord-ouest du carrefour formé par la rencontre des deux grandes rues de la vieille et sainte métropole s'élève le Thouparama, le plus vénéré des dagobas de Ceylan; il fut construit par Dewanapirzattissa, le premier roi bouddhiste de l'île, environ deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, pour recevoir le dépôt sacré de la clavicule du Bouddha, relique échappée, dit-on, aux flammes du bûcher qui avait consumé le corps du saint Gotamide. Il s'élève au centre d'une plate-forme circulaire; le soubassement est en dolomie, pierre éalcaire blanche que les lois somptuaires de Langka ne permettent d'employer qu'à la construction des palais royaux et des édifices religieux. Le dôme hémisphérique, en retraite de deux

mètres trente-cinq centimètres, a sa partie inférieure décorée de moulures lisses et a été récemment recouvert de stuc. Sur les faces est et ouest du tie, est sculptée l'image du soleil; la flèche, ornée de moulures simples, est surmontée d'une boule de cuivre doré.

Quatre rangées concentriques de colonnes monolithes entourent la Dagobé. Ces colonnes à base carrée et à fût octogone sont couronnées par un chapiteau en corbeille à huit pans; sur l'abaque sont sculptées des cariatides représentant des Yakkhos. Au-dessus des chapiteaux sont sculptés huit masques de lions que relie entre eux des cordons de perles. Le lion, emblème de la force, de la noblesse, du pouvoir, n'était sculpté que sur les palais et les édifices sacrés; les colliers de perles étaient spécialement réservés à l'usage des rois; chaque ornement avait sa signification.

Ces colonnes du Thouparama sont d'un style simple et gracieux. Elles donnent à la Dagobé l'aspect élé-

gant qui fait de cet antique monument un des spécimens les plus intéressants et les plus précieux de l'architecture bouddhiste.

Le Mahawanso rapporte que la clavicule du Bouddha, après avoir opéré de nombreux miracles, fut déposée au sommet du Thouparama, probablement dans le tie; le dôme du Dagoba fut agrandi deux cent quarante ans après Jésus-Christ.

Dans l'enceinte du Thouparama, au sud du Dagoba, se trouvent les ruines d'un petit édifice où fut déposé, en 400 après Jésus-Christ, le Dalada, ou dent canine droite du Bouddha, lorsque la fille de Gouhasewa, prince de Kalinga, l'apporta de Dantapoura à Ceylan par ordre du roi son père, qui craignait de voir cette relique sacrée tomber entre les mains d'un infidèle, dont les armées menaçaient ses États. Il ne reste aujourd'hui du Dalada *Maligawé* que les colonnes : quelques-unes attirent l'attention par la curieuse forme de



Jayta-Wana-Rama. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

leurs chapiteaux, dont les côtés sont profondément évidés et les arêtes en arc de cercle.

Au bas de l'escalier, je signalerai une pierre demi-circulaire, divisée en anneaux concentriques qu'ornent des bas-reliefs remarquables; sur l'un sont sculptés des lions, éléphants, chevaux, zébus; sur un autre court une guirlande de fleurs de lotus; puis des oies sacrées portant dans leur bec des graines et des racines de la même plante, et divers autres ornements. Ces sculptures sont d'un dessin pur et élégant, les animaux sont imités avec une rare perfection, ils semblent pleins de vie et la pose est naturelle. Ce qui m'a le plus frappé, mérite bien rare dans les œuvres d'art asiatiques, c'est la simplicité de ce bas-relief, qui ne conviendrait guère aujourd'hui au goût et à l'esprit des nations indienne.

En suivant les vestiges de la grande rue sud-nord l'espace de trois kilomètres au moins de Thouparama,

on arrive au pied du Jayta-Wana-Rama, érigé par un souverain du nom de Maha-Sen, l'an 330 de notre ère. La hauteur de cet édifice est encore de deux cent quarante-neuf pieds, sans compter celle des futaies de haute taille qui couronnent son sommet. On prétend que cet édifice fut destiné dans l'origine par son fondateur à des prêtres hérétiques, et on base cette opinion sur le caractère des gardiens de la principale porte d'entrée, bas-reliefs qui, au lieu des traits consacrés des dieux du panthéon védique, représentent des nains sakkhas, aux jambes torsées, au buste démesuré, aux regards sarcastiques.

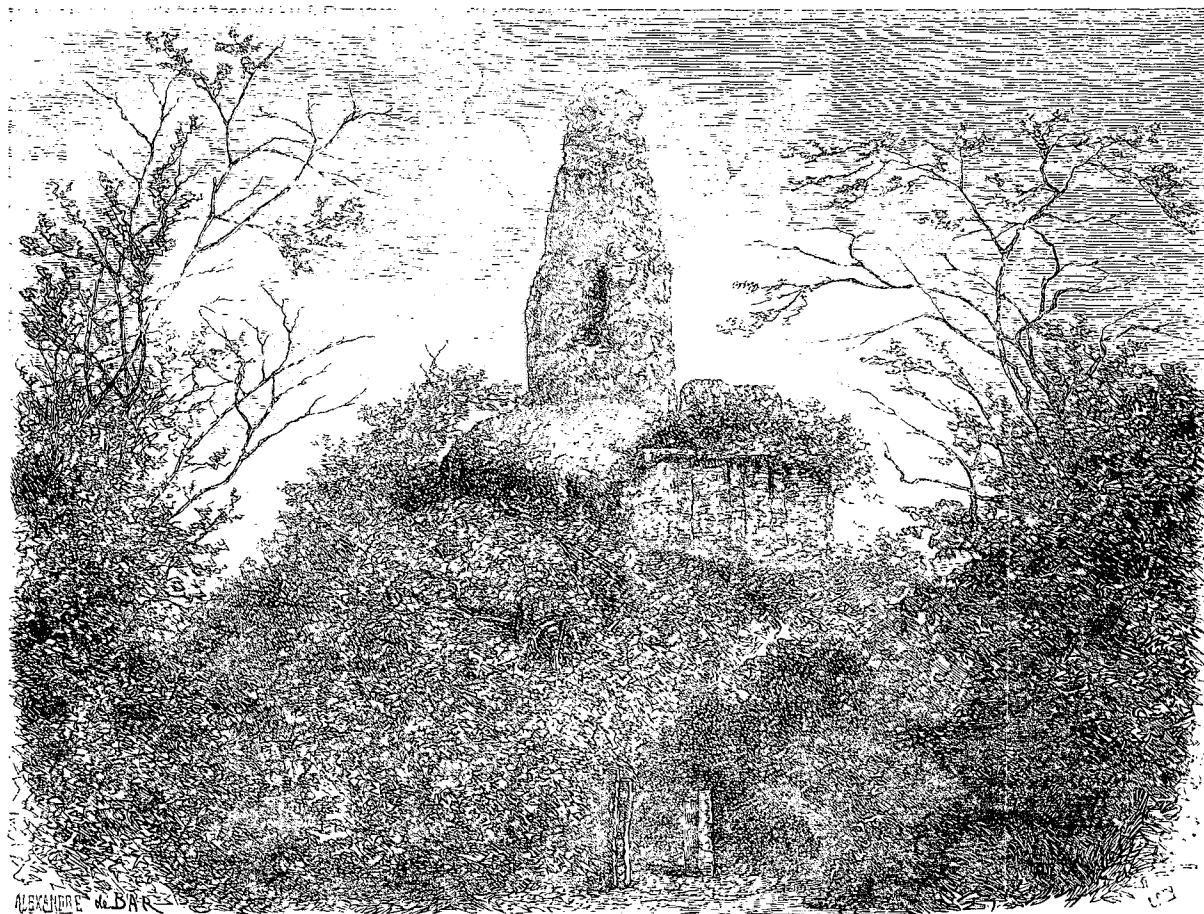
Peut-être l'hérésie nouvelle provenait-elle de l'admission des Yakkos parmi les dieux bouddhistes, et faut-il attribuer à cette époque seulement toutes les figures de nains dont sont ornés les autels et les colonnes.

Au Moromadoué du Jayta-Wana-Rama, on retrouve

en place les Kalas ou vases de pierre dont nous avons parlé plus haut; partout ailleurs ils gisent parmi les décombres. Traversant la première enceinte, large de quatorze mètres, on arrive au Salapatalé, qui est bien dallé et ne mesure pas moins de deux cent trente-neuf mètres de côté. On a calculé que la partie solide de cette terrasse et de la sphère ou thoupo proprement dit renferme cinq cent quarante-quatre mille deux cents mètres cubes; il y est entré plus de un milliard neuf cent mille milliers de briques, quantité suffisante pour construire un mur de deux cent vingt lieues de longueur, ayant une hauteur de trois mètres et une épaisseur de vingt-cinq centimètres. En revenant à tra-

vers jungles, dans la direction du sud-ouest, on voit encore le Lanka-Ramaya, au centre d'une terrasse circulaire; des quatre rangées concentriques de colonnes qui l'entouraient, il ne reste que quelques-unes de la première et de la deuxième rangée. La différence de hauteur de ces colonnes prouve qu'elles devaient supporter un toit. Le thoupo a dix mètres de diamètre et onze mètres cinquante centimètres de hauteur.

Lorsque ces monuments, surtout ceux dont la masse rivalise avec les montagnes, étaient recouverts d'un stuc poli et d'une blancheur éclatante, ils présentaient certainement au milieu de la verdure des forêts un aspect imposant; ils devaient plaire tout à la fois, et



Jayta-Wana-Rama. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

par l'ensemble gracieux de leurs principales lignes et par la disposition des diverses parties dont l'œil pouvait embrasser les contours dans tout leur développement, du sommet à la base.

Ces monuments, simples et grandioses, élégants et hardis, marquent une époque dans l'histoire asiatique; ce sont, en effet, les premiers édifices religieux construits par les peuples de l'extrême Orient et, comme nous avons eu occasion de le voir, ce sont eux qui ont servi de modèles à toute leur architecture des temps postérieurs; c'est le germe qui plus tard se développe et produit l'arbre dont les branches multiples puisent leur existence dans un tronc

commun, et cependant ces branches sont bien distinctes.

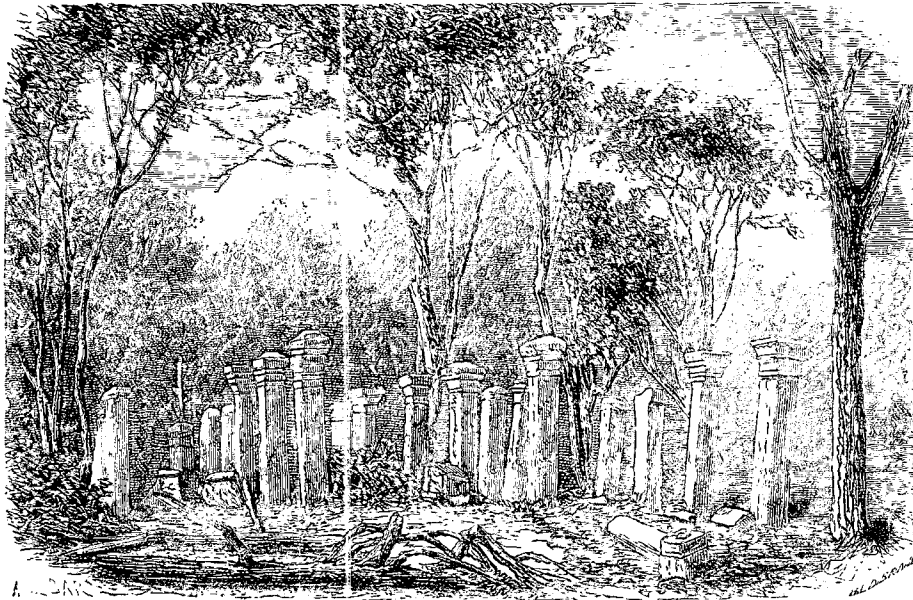
Une ruine vivante au sein de ces ruines mortes m'attendait un peu à l'ouest du Lanka-Ramaya. Là, au centre d'un petit enclos cultivé, modeste défrichement de ce sol sacré qui retourne à la forêt vierge, vit, avec la qualification de prince et le titre de Suriya-Kournera-Singha (fils du soleil et du lion), le chef héréditaire du district actuel d'Anouradhapoura. Son arbre généalogique remonte authentiquement à un ancêtre qui accompagna le rejeton sacré de l'arbre de Bouddha dans son voyage de Magadha à Ceylan en l'an 289 avant Jésus-Christ. Comparées à une telle antiquité

que sont les prétentions nobiliaires de nos plus vieilles familles d'Europe? Je vis entre ses mains un *carandua* qui jusqu'à la fin du siècle dernier a orné, dit-on, la flèche du Ruanvelli. Il est en vermeil ciselé, s'ouvre au moyen d'un système particulier de serrure, et a dû contenir plusieurs reliques et riches offrandes. Il serait intéressant de connaître d'une manière exacte l'ancienneté de cet objet, dont le travail et la curieuse serrure annoncent un état fort avancé dans l'art de l'orfèvrerie et de la mécanique.

Pendant mon séjour à Anouradhapoura, le grand prêtre de ces ruines tomba malade; il mourut en quelques jours. J'assistai à ses funérailles. Lorsqu'un bouddhiste est en danger de mort, on envoie chercher un prêtre pour réciter au chevet de son lit le bana (parole sainte). Si le ton du récitatif est favorable à la réflexion, les paroles étant incompréhensibles pour le moribond ne lui sont assurément pas d'un grand

secours religieux. Le corps des prêtres et les personnes de haute caste ont seuls les honneurs de la crémation, les autres sont enterrés dans les jardins de leur demeure, ou en quelque endroit choisi par les parents. Qu'on brûle ou qu'on ensevelisse les corps, la face est placée contre terre et la tête tournée vers l'ouest, car les Cinghalais ont coutume de dormir la tête vers l'est, de manière à regarder le continent indien d'où est venu le Bouddha, et il ne sied pas de donner aux morts la position que prennent les vivants. Comme, dans leurs idées, un cadavre souille les habitations, autant que possible ils transportent le moribond sous un autre toit que celui où ils demeurent. Après le décès d'un individu, ses parents, les cheveux au vent, pleurent en se frappant la poitrine et se livrent à de longues lamentations.

Le corps du grand prêtre couvert de sa robe jaune fut transporté au bûcher funéraire sur un palanquin



Ruines d'une Ouposatha (salle d'assemblée). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

découvert, que portaient les parents et amis, revêtus d'habits bleu foncé qui est la couleur de deuil usitée à Ceylan; les pieds étaient liés et les mains croisées sur la poitrine; devant le convoi s'avancait un homme battant du tamtam¹, et suivi des serviteurs avec drapeaux et insignes divers, les prêtres et les parents marchaient derrière le cercueil. Le bûcher avait été préparé dans la jungle même, il était formé de plusieurs couches de bois sec et s'élevait d'un mètre à un mètre vingt centimètres; aux quatre coins étaient plantés des pieux à l'extrémité desquels flottait un morceau d'étoffe blanche; de petits cierges brûlaient dans des vases de terre; une légère construction en bambous faisant voûte et ornée de feuilles de cocotier protégeait le tout; le corps placé sur le bûcher fut recouvert d'une étoffe blanche, et le premier prêtre, tout en imposant les

main, récita une prière; le drap fut ensuite enlevé et on accumula sur le corps plusieurs couches de bois. Des étoffes et des pièces de monnaie furent distribuées en l'honneur du défunt, on jeta sur le bûcher du riz grillé, et les prêtres pour honorer leur chef firent le tour du bûcher en s'agenouillant et frappant la terre avec leur front; un des parents, une hache à la main, fit également trois fois le tour du bûcher, et, s'arrêtant à chacune des faces, il frappa avec le fer. « Que fais-tu? lui fut-il demandé. — Je détruis le corps du grand prêtre. » Prenant alors deux torches, et le dos tourné vers le bûcher, il y mit le feu, en laissant l'une des torches sous les pieds, l'autre sous la tête du défunt; à ce moment, des sanglots violents se firent entendre; c'est à cette partie de la cérémonie que les Cinghalais attachent la plus grande importance. « Rendez-moi, après ma mort, les honneurs qui me sont dus, » disent toujours les moribonds. Quand le corps est consumé,

1. On ne se sert du tamtam qu'aux funérailles.

on place tout autour de petites branches de cocotier, de manière à indiquer que ce lieu est sacré. Le septième jour, les prêtres et les parents recueillent les cendres qu'on enfouit sous le sol même consacré par le bûcher, ou qu'on met dans un vase pour les déposer dans un mausolée. Avant de recueillir les cendres, un des prêtres dans une allocution où il retrace toutes les vicissitudes de la vie, exhorte les assistants à pratiquer les vertus, surtout la charité et à fréquenter les temples pour atteindre au bonheur suprême.

Dans la monarchie Kandienne, à la mort du roi, il se faisait une cérémonie particulière qu'il est intéressant de relater. Le corps, revêtu des insignes royaux, était transporté en grande pompe au bûcher fait de bois de sandal. Quand le feu, entretenu durant onze jours par les moines, avait consumé le cadavre, on l'éteignait avec du lait de buffle mêlé à de l'eau de coco. Une partie des cendres était renfermée dans une urne qu'un homme, monté sur un des éléphants royaux et une épée à la main, portait au bord d'un fleuve, où il plongeait avec son précieux fardeau et reparaisait les mains vides; il regagnait la rive opposée et disparaissait dans les profondeurs des forêts; l'éléphant était abandonné et retournait à l'état sauvage; les porteurs et les jeunes filles qui avaient fait partie du cortège traversaient la rivière, et une loi sévère punissait de mort ceux d'entre eux qui la repassaient. Toutes les formalités remplies, les chefs et les nobles venaient à la capitale, annonçaient au nouveau roi que tout était terminé; et puis ils se purifiaient par un bain.

Le bouddhisme est tellement entaché de superstitions qu'il n'est pas jusqu'aux grands prêtres qui ne mettent leur confiance dans les incantations adressées aux Dewas et aux Yakkhos. Ainsi, à côté des cérémonies simples et dignes du bouddhisme, apparaissent les jongleries par lesquelles les Anomattias et Yakkhodoureas prétendent guérir les maladies infligées aux hommes par les Dewas et les Yakkhos, en punition de leurs vices et de leur impiété; nous avons déjà dit que Dewas et Yakkhos ont un pouvoir surhumain, suivant les croyances cinghalaises; quoique invisibles aux re-

gards, ils habitent la terre : ceux qui suivent les préceptes du Bouddha sont chargés de la garde des lieux sacrés et punissent les sacrilèges; les autres cherchent à nuire aux hommes qu'une vertu pure et sans tache ne met pas à l'abri de leurs attaques malignes. Certains Cinghalais qui passent pour des gens possédés des Dewas prétendent avoir sur eux une influence; d'autres sont des sorciers qui n'exercent leur pouvoir que sur les Yakkhos. Notons que chacun des Anomattias et Yakkhodoureas, comme on les appelle, n'ont de pouvoir que sur un Dewa ou Yakkho déterminé et lorsqu'ils sont appelés au chevet du lit d'un malade, il ne leur faut pas beaucoup d'habileté pour voir que la conscience du malade n'est pas tranquille à l'égard de certains actes, de certaines offenses faites évidemment dans l'enceinte sacrée où leur Dewa exerce son pouvoir. J'avais, avant la mort du grand prêtre dont j'ai décrit les funérailles, assisté à la cérémonie des Anomattias. Leur mode de procéder diffère de celui des Yakkhodoureas. La porte de la maison où gît le malade est décorée d'un arc de bambou; des coquilles de noix de coco pleines d'huile servent à illuminer la façade. Quand c'est un Anomattia qui officie, on place devant lui un autel sur lequel sont déposés des lumières, de l'encens, du bétel et des noix d'arêque. Joignant les mains, il se met à prier, et, peu après, il commence à trembler : un assistant nommé le Kapouralé

le soutient et lui met dans



Danseurs du diable. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

la main un paradī ou amulette de pierre; dès lors, des mouvements convulsifs de nature épileptique se succèdent rapidement, le dieu est entré dans son corps, disent les Cinghalais, et y décèle sa présence par des mouvements extraordinaires. L'agitation et le désordre s'emparent effectivement de ses sens, qui semblent subjugués par une force irrésistible. Sa tête tourne avec vitesse, ses cheveux se dénouent, couvrent ses épaules et sa figure; un air effaré, des mots incompréhensibles, échappés par saccades, annoncent que le dieu va s'expliquer par sa bouche. On lui adresse alors des questions sur la cause de la maladie, et il prescrit les remèdes à employer. Quand la consultation est terminée, il pousse des cris sourds,

sa tête recommence à tourner de plus en plus vite, ses dents s'entre-choquent, ses yeux se ferment, il chancelle, il tombe dans les bras de son assistant. Le dieu est parti.

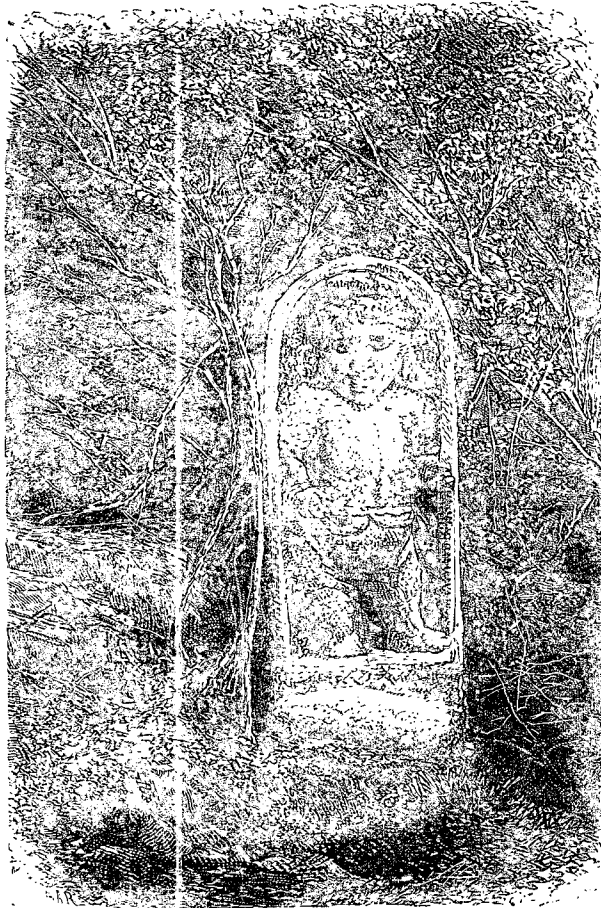
Les ordonnances ne consistent guère qu'en conseils de morale; souvent ces charlatans donnent au malade un fil enchanté ou une ola (feuille de latanier) couverte de caractères hiéroglyphiques qui doit être liée autour du bras. Le peuple, ignorant la cause et la nature de ces mouvements qui dénotent parfaitement une maladie convulsive, n'a pas manqué de reconnaître dans ces jongleries quelque chose de surnaturel. L'Yakkhodourea ou le danseur du diable, suivant l'expression des Anglo-Indiens, agit tout autrement; ployant sous le poids des chaînes et des bijoux, il emploie des exorcismes pour forcer les Yakkhos à sortir du corps du malade. Ses incantations consistent en danses bizarres et excentriques; le sacrifice d'un coq précède d'ordinaire la cérémonie. On dresse un autel autour duquel les Yakkhodoureas exécutent leurs danses; lorsque, au milieu de leurs évolutions rapides, ils s'écrient : « Tuez le coq ! » l'animal est aussitôt mis à mort, et le sang, recueilli sur du riz grillé, est déposé sur l'autel, dans une feuille de jacquier. A la fin de la danse, on porte le coq et le riz dans la jungle, où on les expose sur un tréteau avec autant de lampes qu'il y a eu d'objets offerts.

Dans certaines maladies, l'offrande appelée Dehikopouné consiste simplement en citrons que le danseur du diable coupe en deux au moyen de ciseaux, et qu'il jette chaque fois que, dans ses évolutions compliquées, il passe devant le malade. Les morceaux de citrons sont ensuite ramassés et portés dans la jungle. Les Anomattias, ainsi que les Yakkhodoureas, ne pré-

tendent exercer aucune influence sur les maladies naturelles; leur intervention n'est utile que dans le cas où la maladie est produite par un Dewa ou par un Yakkho.

L'origine de la danse du diable date du règne de Sirisangha-Bodhi I^{er} (238 après J. C.). Il y eut, à cette époque, une grande famine suivie d'une peste terrible qu'on attribua à un certain Yakkho à œil rouge; ce fut pour l'apaiser qu'on inventa la danse aujourd'hui encore en faveur. Les doctrines bouddhistes

sont opposées à toutes ces pratiques; cependant le Bouddha accordait aux dieux et aux esprits un pouvoir surhumain, et il avait lui-même établi une cérémonie pour exorciser et délivrer de leurs attaques les hommes de peu de vertu. Cette cérémonie ne dure pas moins de sept jours, durant lesquels deux prêtres lisent sans discontinuer le Pirit, ou rituel écrit dans cette intention. Une relique est placée sur l'estrade, en face de laquelle se tiennent les prêtres; à la fin de la première nuit, on entoure la chambre d'un fil sacré, dont une extrémité est attachée à la relique. Trois fois par jour, tous les prêtres convoqués se réunissent, et chacun d'eux, tout en récitant des versets du Pirit, tient le fil dans ses mains; tout le long du jour, deux prêtres se



Dewata qui se trouve à l'entrée du Jayta-Wana-Rama. — Dessin de A. de Bar d'après l'album photographique de M. Grandidier.

remplacent pour faire la lecture.

Le culte des Nagas ou serpents n'est plus aujourd'hui autant en honneur que celui des Yakkhos; il n'y a pas longtemps toutefois, d'après M. Emerson Tennent, que, dans une petite île, près Jaffera (Nainativoë), il existait un temple consacré à la déesse Naga-Tambiran; on y élevait des serpents sacrés.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)